This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TION INITIALE

E D'INTRODUCTION

GÉNÉRALE STATUÉE PAR

IPÉRIALE DE MÉDECINE

SUR

E DES GRECS

PAR

S. MAVROGÉNY

ANTINOPLE
LEVANT HERALD

1890

LANE MEDICAL LIBRARY OF
STANFORD UNIVERSITY
300 PASTEUR
PALO ALTO, CALIFORNIA

ALLOCUTION INITIALE

EN GUISE D'INTRODUCTION

A LA DISCUSSION GÉNÉRALE STATUÉE RAR

LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE MÉDECINE

SUR

LA LÈPRE DES GRECS

FAITE PAR

LE Dr S. S. MAVROGÉNY

A UNE DE SES DERNIÈRES SÉANCES AVANT PAQUES

CONSTANTINOPLE
IMPRIMERIE DU *LEVANT HERALD*

1890

475

6827

LANE LIBRARY

-159.6H
N46
1898

ALLOCUTION INITIALE

EN GUISE D'INTRODUCTION

A LA DISCUSSION GÉNÉRALE STATUÉE PAR

LA SOCIÉTÉ IMPÉRIALE DE MÉDECINE

SUR

LA LÈPRE DES GRECS

A UNE DE SES DERNIÈRES SÉANCES, AVANT PAQUES

Messieurs,

Avant de commencer mon essai de discours d'introduction, sur une maladie que je n'ai connue qu'en passant, lorsque j'étais médecin principal du 1er Hôpital I. de la Garde Impériale, sis à Haïdar-Pacha, en 1850, non parce que j'avais alors de cette sorte de malheureux malades dans mon grand, et, sous tous les rapports, magnifique Hôpital militaire, à traiter, mais parce qu'une ancienne et misérablement petite Léproserie, léguée du moyen âge et existant jusqu'à nos jours, était située derrière mon Hôpital—humble et à peine visible par son exéguité mesquine, comparée à la grandeur imposante de l'Hôpital de Haïdar-Pacha, sous la triste ombre des cyprès lugubres, qui recommandent le recueillement religieux et le repentir momentané des promeneurs qui se seraient égarés jusque-là, sans apprêts et mouvements tapageurs, sans pompes funèbres imposantes, qui existent dans les cimetières chrétiens, grands et petits, — tout cela devait, dis-je, attirer ma jeune et curieuse attention d'alors, sur une maladie, qui passait, en ce temps-là, pour une maladie héréditaire, dont nous n'aurions dû avoir aucune peur, parce que les médecins expérimentés nous assuraient que cette hideuses maladie n'était point contagieuse, en témoignant par les apparences hideuses de sa forme et de ses effets lamentables de la dégradation physique et morale de l'homme, corrompu par les grandes misères et les grandes calamités qu'il a dû endurer, dans la vie, était un leg, généreusement accordé par des pieux chevaliers de la croix, — pas de la croix

rouge, s'il vous plaît, fondée dans ces derniers temps, par des hommes de cœur et des vrais philanthropes universels, sans distinction de race, et de nationalité, sans haine ni esprit de parti, dont la destination est de sauver la vie aux malheureux soldats qui sont conduits au massacre et à la désolation de l'humanité, par les cruels généraux, qui les commandent; — mais c'étaient des chevaliers guerroyant, au nom du Christ, dont ils n'ont pas compris les saints principes de mansuétude et de philanthropie, tandis que les chevaliers pieux de la croix et du croissant rouges ont la sainte mission, déclarée par les signes qu'ils portent sur leurs poitrines généreuses et qu'ils dessinent sur les pavillons, plantés sur leurs ambulances, respectés par les belligérants, dans les moments les plus violents des combats, où, l'homme enivré par le sang qu'il fait couler, avec fureur et indifférence, devient aussi cruel et atroce qu'un tigre royal et une panthère des bois de l'Afrique noire ;— ces chevaliers généreux et vraiment chrétiens, le répété-je, soignant avec une égale sollicitude et aussi bien, les soldats amis et les soldats ennemis, une fois trouvés blessés sur le champ de bataille, qu'on appelle, par dérision, le champ d'honneur, et dans la détresse ; on devrait l'appeler, plutôt, le champ d'horreur.

Maintenant, ces malheureux déshérités, tristes épaves du naufrage des croisades du moyen âge fanatique, guerroyantes et haineuses, ont trouvé, dans le cœur philanthropique et miséricordieux de S. E. M. le Dr Zambaco Pacha, l'illustre médecin et académicien émérite de notre ville, un protecteur clément et assidu, une providence bienfaisante, émanant de la grande Providence divine, qui n'épargne ni sacrifices pécuniaires, ni perte de temps précieux, dont il a tant besoin, pour suffire à ses études incessantes et à sa nombreuses clientèle, répandue dans les quatre coins de la ville et le long des rives du Bosphore, où, les distances sont si longues et tellement hérissées de difficultés et d'entraves, pour soulager les maux de ses pauvres protégés, de toutes manières, ne demandant d'eux que de se laisser soigner médicalement, sans aucun frais, et qu'à servir de sujet d'expérimentation thérapeutique, pour parvenir au but, ardemment désiré par lui, de guérir, où du moins, de soulager et de rendre leur existence moins pénible et plus supportable.

Messieurs ! La maladie, dont vous allez discuter l'origine, la provenance, la physionomie, la nature, le mode de transmission et de propagation, le traitement et la prophylaxie, les plus efficaces, sous tous leurs rapports intrinsèques et extrinsèques, est cette terrible maladie que les dermatologues puristes modernes ont appelée la Lèpre des Grecs, pour la différencier de l'Eléphantiasis ou Lèpre des Arabes, avec laquelle, les anciens médecins, moins consciencieux et moins orthodoxes que les modernes, qui ont pour base de leurs études pathologiques, l'anatomie pathologique, Mais avant tout, je m'adrsse eux spécialistes qui sont forts dans l'histoire de la médecine, dont je

regrette de m'apercevoir l'absence de M. le professeur Puschmann, cet éminent professeur de l'Histoire de la Médecine, de l'Université de Vienne, dont j'ai eu moi-même le bonheur d'avoir été jadis le citoyen académique et un de ses derniers et humbles, mais très dévoués adeptes; cet éminent professeur, à peine paru et disparu dans cette enceinte, s'il était maintenant présent à cette séance, pourrait certainement nous éclairer de ses lumières historiques, claires et infaillibles plus que cette tête couronnée et sainte, qui se croit pouvoir, *urbi* et *urbi*, s'en arroger le droit exclusif et privilège, à lui seul accordé, de par la volonté du Sauveur lui-même et de son successeur immédiat, Saint-Pierre, sur la pierre de qui, le grand Rabbi réformateur a bâti tout son grand et splendide édifice et l'a chargé des clefs de la terre visible et invisible.

Peut-être comme il est notre membre correspondant, nouvellement élu, aussitôt qu'il a bien voulu, pendant son court séjour à Constantinople, nous honorer de sa présence, nous satisfera-t-il après nous avoir lu: il peut bien s'appliquer le mot ancien et expressif de ce grand Empereur Romain et stratégiste éminent: *veni, vidi, vici*. — Le professeur Puschmann, dis-je, aussitôt qu'il aura pris entre ses mains notre *Gazette* qui sera de droit sa propriété inaliénable, aussitôt qu'il a été fait membre correspondant de cette corporation savante, qui promet, ressuscitée à une nouvelle et vigoureuse vie, de célébrer, après 16 hivers, à compter depuis celui qui vient de fixer ses noces d'or, pour remplacer d'une manière plus solennelle et plus splendide, peut-être, ce qu'elle a promis de faire, sur ma proposition, sans avoir pû tenir pourtant sa promesse, pour la célébration manquée de ses noces d'argent. Peut-être ce sera mieux, car, quoique l'or, suivant la chanson moqueuse et leste du grand opéra, soit une chimère, pourtant, je crois que suivant l'avis de tous mes concitoyens du XIXe siècle et des Américains fiévreux et calculateurs, l'or étant l'étalon préféré des monnaies, dans la plupart des Etats, vaut mieux que l'argent; mais ne sachant pas, comme je ne peux pas avoir le privilège d'être un prophète après Jésus-Christ, ce qu'en dira et qu'en fera le XXe siècle qui, dans dix ans, va sonner sa trompette de Jéricho, qui ressuscitée et reprise, formera, certes, alors des ondes sonores tumultueusement moutonnières, et proportionnellement, creusées par des vallées profondes de séparation, mises en mouvement par la force électrique, qui, alors, sera le moteur commun, d'après la prophétie d'un livre moderne fatidique et au physique et au moral, cela m'effraie moi, l'adorateur de la quiétude antique et du progrès lent, bâti sur la philosophie grecque, qui est la base et la source de toute philosophie, même l'Allemande.

Eh bien! cet excellent confrère et ami de passage voudra bien nous dire pourquoi les aimables médecins européens ont bien voulu gratifier les Grecs d'une saleté de croisade du moyen âge, et appeler cette hideuse et mutilante

maladie dermique — *la lèpre des Grecs*, plutôt que *la lèpre des Croisés*, qui l'ont importée de la Palestine, tentée à être délivrée des mains de ceux qui, s'en étant emparés par les armes, croyaient devoir la posséder par droit de conquête, sinon par droit de naissance ; mais, en réalité, elle n'a été point délivrée, mais seulement, injustement envahie, et vexée par les rapines et les sévices barbares commis par ces nobles chevaliers, au nom de Christ lui-même, qui y vit le jour, envoyé de Dieu, pour éclairer et civiliser l'humanité, déviée et devenue par trop matérielle, et la spiritualiser.

Maintenant, l'on ne saurait, comme on le fait généralement, en Europe, appeler cette maladie hideuse des Croisés, lèpre des Grecs, ni même lèpre des Arabes, qui ne l'ont pas engendrée, que je sache, d'abord, parce que ce ne sont pas les Grecs cosmopolites et point envahisseurs, qui l'ont fait naître de toutes pièces, et qu'il en existe déjà une maladie cutanée que les dermatologues désignent sous le nom imitatif d'Eléphantiasis, ou sous le nom, qui suscite des confusions onomatologiques injustes et inexactes de lèpre des Arabes, — maladie, cette dernière, qui d'après son origine, suivant ses manifestations, et selon sa nature, est toute une autre maladie, toujours locale, déterminée par des causes directes et manifestes, simples et point compliquées et obscures, comme la maladie importée par les Croisés en Europe ; elle n'est ni héréditaire, suivant les anticontagionnistes qui s'occupent de la lèpre, ni infectieuse et à microbes, transmettant la contagion, suivant l'opinion des contagionnistes, — elle est purement et simplement une maladie locale de la peau qui atteint quelquefois exclusivement les jambes, d'où la dénomination des jambes de Barbados, en souvenir de la maladie endémique des îles des Barbades, en Amérique et aux Indes Orientales des Anglais, d'où tous les maux nous sont de tout temps venus.

Maintenant, je le répète, l'on n'aurait aucune raison d'appeler cette maladie, la lèpre des Arabes, parce que cette maladie a pu les atteindre aussi, et que celle qui a été pour la première fois observée chez eux, et d'après son origine et d'après ses manifestations, tout à fait différente de la lèpre : elle est héréditaire, arrivée jusqu'à nous de père en fils, triste héritage de ces preux et pieux chevaliers du moyen âge, qui voulaient délivrer Jérusalem des mains impies, suivant eux, des Sarasins envahisseurs. C'est là l'opinion de la plupart des médecins de l'antiquité, de beaucoup de médecins contemporains, qui s'en sont sérieusement occupés et de l'éminent léprologue de notre ville — l'académicien et le syphiliologue, qui semble avoir acquis, par ses longues et profondes études, le monopole de la lèpre, que nous autres, pauvres ignorants, nous n'avons appris à connaître ici que par les ouvrages qui ont fait époque, dans les annales de la science médicale, ceux, surtout, de M. le Dr Zambaco ; il semble pour le moment être partisan juré de l'anticontagion-

nisme; cette maladie dermique serait contagieuse et à microbes. Aussi, ce qu'un éminent médecin micrographe de ces derniers temps prétend avoir découvert, est confirmé par d'autres.

Or donc, M le Dr Zanbaco qui fait loi, chez nous, en matière léprologique, n'étant pas lui-même ni microscope, ni micrographe, a envoyé par la poste française, une colonie de microbes, soupçonnés d'être logés dans les vacuoles et les anfractuosités d'un tubercule assez grand d'un lépreux juif, extrait par son instrument tranchant, sans aucune douleur, parce que la partie léprosée était déjà frappée d'anesthésie spontanée et point artificielle, il a envoyé ce morceau de la peau d'un lépreux suspect à un habile micrographe de ses amis de Paris, avec prière de lui faire savoir ce qu'il a pu y découvrir en fait d'un microorganisme, apte à être accusé de complicité dans la producion de la lèpre. Ce micrographe, après examen attentif plusieurs fois répété de cette pièce, que son ami de Constantinople a soumis à son observation microscopique, a répondu à son correspondant qu'il n'y en a pu découvrir, dans la foule de différents petits animalcules, qui grouillaient sous l'objectif de son microscope pêle-mêle, aucun, qu'il ait pu accuser de spécificité léprogène.

Par conséquent, notre savant léproscope suspend encore son opinion sur la contagiosité de la lèpre, jusqu'à ce que le *contagium virum* de la lèpre soit mis en évidence, sans aucune restriction.

C'est dommage que M. le Dr Zambaco n'a pas cru à propos de nous honorer de sa présence, — présence précieuse que j'ai sollicitée auprès de Son Excellence, sans qu'elle daignât consentir, à s'y rendre, pour nous éclairer de ses lumières exclusives et bien autorisées, ayant justifié son abstention par le prétexte qu'il ne pouvait discuter avec les savants sociétaires, qui ne savent pas un traître mot de cette maladie, que quelques-uns d'entre eux même ne pourraient connaître tout au plus que par la lecture des ouvrages qui en traitent, et par conséquent, des ouvrages surtout de M. Zambaco lui-même, qui ayant étudié la lèpre plus que tous les médecins spécialistes des deux mondes, la connaît mieux et à fond, moins son microbe, s'il y en a; mais qui, malgré ses profondes connaissances exceptionnelles, a la cruauté de nous en priver, en nous couvrant de son dédain académique, sarcastique et mordant; nous ne pouvons, ignorants que nous sommes, que de nous soumettre, en courbant nos têtes et nos échines humiliées et pleines de cendres, comme font ou plutôt faisaient les anciens chrétiens, qui étaient bien plus religieux que les modernes, qui se piquent d'être des esprits forts et des rationalistes, sans être ni plus savants, ni plus heureux pour cela, pour s'humilier devant l'autel sacré, tous les ans, le mercredi des cendres, pendant lequel, les modernes dansent encore la sarabande, par esprit de contradiction et de mutinerie révolutionnaire.

Pour laisser maintenant les cendres aux jeunes blanchisseuses, pour faire

leur lessive, dans l'intérêt de la propreté de notre linge sale, que nous aimons à laver en famille, et les humiliations subies de notre cher correspondant, qui aime à mettre sa lumière de luciole printanière sous le boisseau, contre les préceptes de Jésus-Christ, seigneur et sauveur, et reprendre le fil de notre discours, tant de fois interrompu par les ciseaux de l'inexorable Parque — Atropos, c'est fort heureux que, jusqu'à présent, elle n'a interrompu que le fil de mon discours, en laissant intact le fil de ma vie, à laquelle je tiens plus qu'à mon discours qui ne fait que fatiguer votre aimable patience, chèrs confrères en Esculape !

Ainsi, d'abord, nous tenons, si vous le permettez bien, à vous parler de maladies contagieuses en général, relativement aux idées régnantes dans tous les temps, sur toutes les maladies de ce genre.

Sans parler des exanthèmes contagieux, tels que la rougeole, la scarlatine et la variole dont la nature contagieuse est depuis l'époque ante-historique et ante-diluvienne presque de Moïse et d'Homère et même de Thucidide, qui a observé le Typhus exanthématique, qui n'est pas, certes, la variole, dont nous parlions tantôt, dont Thucidide a confirmé la contagiosité, dans l'histoire tracée de main de maître, dans 30 livres de la guerre des trente ans, entre les Lacédémoniens, qui ressemblaient beaucoup aux Anglais, et les Athéniens, qui avaient la physionomie morale et physique des Français actuels, ou pour parler plus exactement, en suivant le cours de la chronologie, nous devrions dire plutôt, que les Parisiens ressemblent maintenant, en tout, aux Athéniens d'alors, pas les Athéniens du café de la belle Grèce, d'Athènes, et de la chambre des députés, mais nous voulons dire les Athéniens de l'époque brillante et élégante de Périclès et d'Aspasie, dont la splendeur est ensevelie, à jamais, dans le gouffre noir de l'Eternité, qui n'a ni commencement ni fin.

Ainsi la nature contagieuse de la peste et du choléra a été disputée en Europe, de notre temps, avec acharnement et fausse autorité, comme sont toutes les soi-disant autorités en Médecine, sans exception. Il y avait donc, deux camps pour la peste, rangés l'un contre l'autre, avec des arguments historiques et d'observation, selon eux, irrécusables, que les champions de l'un ou de l'autre parti, se lançaient, les uns contre les autres, avec conviction, comme des balles multiples des mitrailleuses, qui abattent les hommes, par milliers, dans un clin d'œil, pour prouver, les uns, la nature contagieuse, les autres, la non contagiosité de la peste d'Orient. M. le Dr Bartoletti, ce vétéran de l'épidémiologie, qui se repose maintenant sur ses lauriers, péniblement acquis par un travail ardu et incessant de 40 ans, pourrait, vous en parler sciemment, ayant assisté au congrès international, tenu à Paris, il y a environ vingt à trente ans, pour décider de cette question, très importante, pour l'Hygiène publique, le commerce, le genre des mesures prophylactiques, que l'on doit y opposer, avec plus ou

moins de succès, parce que ce médecin distingué, qui fut pendant ¼ de siècle le premier inspecteur général de l'office de santé de Constantinople, qui siège à Galata, et qu'il a aidé à constituer, a été délégué à ce congrès, comme représentant de la Turquie.

A cette époque là, la question de la contagiosité de la peste, pour laquelle le congrès a été convoqué à Paris, n'ayant pas été décidée, d'une manière certaine et définitive, les honorables membres se sont séparés perplexes, les uns indécis et hésitants, les autres, au contraire, très décidés et contents, chacun défendant, mordicus, ses partisans, ses opinions personnelles, et s'envoyant, même suivant le caractère et l'éducation de chacun, à la Cassagnac, des aménités, plus ou moins provocantes et exprimant, en quelque sorte, son étonnement en guise d'indignation, pour l'aveuglement de ses adversaires, chacun des deux partis belligérants, convaincu de la véracité de la cause qu'il défendait de toute sa force, et trouvant extraordinaire le doute ou la négation de l'adversaire.

Tel est, Messieurs, le prix de l'égoïsme humain, dans toutes les questions de l'humanité, douteuses, en litige, soit en politique soit en science, lorsqu'elles sont entre les mains de personnes qui, oublieuses de leur mission élevée et sacrée, dont dépend le salut ou la ruine de l'humanité, mettent toujours en avant le *moi*, qui est leur centre de gravité chancelante, au préjudice de la sainte Vérité. Ce sont, précisément, ces principes antiscientifiques, inspirés par l'égoïsme et l'ignorance, qui ne peuvent pas être les vrais principes de la science, qui émanant de la divinité infaillible et immortelle, est la vraie et immuable science, qui est éternelle.

L'histoire de la Médecine et de l'humanité prouve, sans contredit, la vérité de ce que nous venons d'avancer, parce qu'on y voit que, vraiment, des absurdités ont pu être maintenues, comme des vérités scientifiques, pendant des siècles, au grand détriment de l'humanité, qui, inspirée par de faux Prophètes qui, par leur éloquence dialectique, et leur présomption aveugle et obstinée, ont su faire taire les vrais hommes de la science et les vrais philosophes et prophètes, qui sont envoyés, sur la terre, par Dieu lui-même sous une forme quelconque — mystique, cachée et douce, ou éclatante, bruyante et aggressive, à la manière militante de Bombastus, Paracelsus de Hohenheim, qui enseignait la vérité mystique, cachée sous le masque trompeur de ses trois éléments symboliques et romantiques de l'eau, du soufre et du fer, que ce Luther de la médecine a voulu imposer à la place des quatre éléments classiques d'Empédoclès, qui ont dominé toute la science inconsciente de l'antiquité, depuis la fondation d'un simulacre de science, en Grèce, qui, pourtant, malgré son manque de base quadrangulaire et solide, et sa faillibilité, a servi de base à la science moderne, qui a civilisé, en éclairant de son obscurité, le monde moderne.

Nos descendants, qui philosopheront, dans le cours avançant du XXe siècle, qui, dans dix ans, va commencer, disant sans doute la même chose, en chantant, toujours la même chanson, sur la défectuosité et insuffisance de la science du XIXme siècle, et ainsi de suite, dans la succession des siècles, dont celui, qui succède, méprisera toujours les principes du siècle qui l'a précédé. C'est ainsi aussi que l'impétueuse et hardiment inconsidérée jeunesse méprise toujours, en ridiculisant les pas chancelants et rétrogrades de la vieillesse, s'imaginant, crevant de l'enflure emphysémateuse de la vanité, dont elle dégorge naturellement, qu'avant elle, et les progrès faits par celle-là n'avaient rien de bon et de solide. Ensuite, les pauvres bons vieux, irrités de cette présomption juvénile nient à leur tour, pour prendre leur revanche, tout mérite à la jeunesse, et, courbés sous le poids de leur âge et de leur faiblesse d'épuisement, ne pouvant réagir autrement, ils finissent par nier, tout aux jeunes gens écervelés, et se plaindre, en poussant des soupirs d'admiration et des regrets pour la perte irrépérable du bon vieux temps et de ses avantages en tout, sur le moderne.

Messieurs, la raison de ma longue et peut-être fastidieuse digression, vous allez l'apprendre bientôt, et l'ayant une fois apprise, vous m'en pardonnerez, je n'en doute pas, me basant sur vos sentiments de bienveillante confraternité ; c'est votre cause, que je veux défendre, et cette cause, ayant trouvé un avocat bénévole et non payé, que vous n'avez pas démandé, vous-mêmes, vous ne vous en doutez pas et vous ne cherchez pas à faire sa connaissance et le motif, qui le porte à prendre votre défense ; c'est avec peine que je suis forcé à vous la faire connaître, parce qu'excepté l'affection et l'estime que je vous ai vouées, c'est aussi ma petite personne qui est, indirectement, attaquée par un confrère et un ami excellent, que je n'estime pas moins, et avec qui je suis en relations intimes, depuis ma plus tendre jeunesse et ce qui est plus, avec qui, des liens de parenté m'attachent, d'une manière très forte ; et puis, chose extraordinaire ! malade, alité pendant plus de deux ans, cet excellent confrère, m'ayant soigné, avec toute la sollicitude et toute l'expérience et l'habileté, qui le distinguent, jour et nuit, m'a sauvé la vie ; remis de cette longue et douloureuse maladie, je suis presque réssuscité, et je suis revenu dans ce monde, que j'aurais quitté infailliblement pour toujours, pour passer l'Acheronte porté sur la nacelle du vieux Charon, à côté de tout le gros bétail de nos compagnons, après avoir payé mon obole, pour port, auquel le vieux et grincheux batelier tient beaucoup, d'après les nouvelles que le spirituel et cynique Lucien, qui le connaissait de près, au commencement du deuxième siècle après J.-C. m'a communiqué dans ses dialogues des morts.

Mais je vois, déjà, dans votre impatience, prouvée par une inquiétude qui se fait comprendre par vos mouvements inquiets sur vos sièges curales et que je lis dans l'expression de vos yeux, qui me semblent accablés de fa-

tigue et d'ennui, que vous avez déjà assez de mon long discours, qui n'a ni fin, ni commencement, à chaque instant, obscurci par des digressions, tout-à-fait intempestives et inattendues, et que, vous voulez enfin savoir c'est à quoi, enfin, je veux aborder, ou, au moins faire connaître le nom de ce personnage qui m'occupe depuis si longtemps, et dont je prétends que je veux vous défendre.

Eh bien! le moment psychologique n'est pas loin d'arriver; espérons-le, mon Dieu!

Mais, avant d'émettre franchement notre opinion sur le compte de notre spirituel contempteur, sans pour cela, vouloir le comparer à Zoïle, ni nous mettre au niveau d'Homère, que Zoïle a méprisé; loin de nous, cette présomption! que Dieu nous en garde! Nous voulons seulement vous reproduire, fidèlement et mot à mot, la lettre responsive de notre savant correspondant, pour vous rendre, vous même, juges, si nous avions raison d'entreprendre, dans cette enceinte même, notre défense, et en mettant sous vos yeux les pièces à conviction.

Cette lettre, adressée à moi et signée votre toujours très devoué, Zambaco, était une lettre pleine de sarcasme et d'ironie mordante, déversée sur toute la Société, en me gratifiant d'une exception sournoise qui m'offense, et en excusant ma démarche par le désir que je dois avoir de faire du bien à la Société et à l'humanité, sans savoir, au juste, ce que je fais; c'est une idée que M. le Dr Zambaco n'énonce pas ouvertement dans sa lettre, mais qu'il laisse sous-entendre très poliment à celui qui sait lire entre les lignes — modération et urbanité, dont je dois, bon gré, malgré, savoir bon gré à notre superbe Anytos, tout en étant fâché que je n'ai ni le sel attique de Xénophon, ni la profondeur des sentiments de Platon, pour prendre victorieusement la défense de notre Société qui présente maintenant, dans ce cas, un nouveau Socrate collectif, qui, sans être taquin et agaçant, comme le vieux philosophe de l'Agora, a mérité la condamnation d'un grand Académicien, qui fort heureusement, n'a pas été si cruel pour nous mettre tous, *in corpore*, en prison, et nous servir la ciguë, pour laquelle, nous aurions dû imiter le vieux philosophe impassible et entêté, jusqu'à la mort, et sacrifier un coq à Esculape, en signe de reconnaissance, pour cette guérison morale, effectuée par la mort forcée.

Mais passons à la lecture textuelle de cette lettre, qui est un chef-d'œuvre de style parisien ironique, comme tout ce qui sort de cette plume d'acier acérée et châtiée.

Elle est conçue en ces termes, (la lettre, que nous ne voulons pas livrer à la publicité, a été lue par le secrétaire mais après la lecture, elle a été reprise par le destinataire); elle avait la date du 1er avril (1).

(1) Serait-elle par hasard un poisson d'avril? Plût au ciel qu'il en ait été ainsi; mais non! c'est une vraie date et point allégorique.

Mais voici cette lettre, signée par l'auteur lui-même; je vais vous en faire la lecture, Messieurs; Mais armez-vous de sang froid. (Suit la lecture de la lettre de M. le Dr. Zambaco).

Maintenant causons avec cet éminent léprologue, s'il veut bien me le permettre, tout profane que je sois, et entrons en matière, car j'ai l'outrecuidance de discuter sur un sujet qui est une *terra-ignota* pour moi, le profane, je parlerai d'abord, sur la contagiosité, ou la non contagiosité de cette maladie et, ensuite, après avoir fini mon discours d'introduction, je tâcherai d'aborder la question, sous un autre rapport et prouver à notre honorable contempteur, par des faits historiques, reçus de tout le monde, qu'en médecine et en science, il n'y a point d'autorité :

Les faits qui prouvent que cela doit être ainsi, sont des faits historiques qui nous apprennent que toutes les grandes découvertes, qui ont fait le plus de bien à l'humanité, et qui ont illustré les hommes, qui les ont faites, à l'époque, pendant laquelle, ces grandes découvertes ont été faites, n'étaient pas, ordinairement ni des hommes de science, ni des médecins, ni des personnes autorisées à les faire, c'étaient, ordinairement, ou des paysans ignorants, ou des hommes de science, qui n'étaient point des médecins, autorisés à observer et à exercer la médecine, d'une manière éclatante, ou des médecins, au commencement, obscurs : par l'éducation qu'ils avaient reçue, dans les écoles, et la profession qu'ils avaient exercée, avec éclat, pendant de longues années, c'étaient, tantôt des garçons d'écurie, tantôt des paysans, tantôt des laboureurs d'une grande ignorance, mais à ce qu'il paraît naturellement doués d'un grand talent d'observation naturel et des hommes de génie.

Ainsi, vers la fin du XVIIIme siècle, ce fut un obscur médecin de Londres, l'immortel Jenner, qui a découvert la pustule variolique aux alentours des pis de la genisse : ce fut lui-même, qui a observé, que les garçons d'écurie, qui soignaient les genisses, et qui, par conséquent, devaient manipuler leurs pis, en nettoyant le ventre et en bouchonnant les animaux de l'écurie, ces garçons d'écurie, dis-je, qui avaient, tous les jours, ces occupations, étaient indemnes de la petite vérole; comme médecin observateur, — celui-là — et homme de génie, il n'hésita pas d'en faire tout de suite l'application sur l'homme, inspiré par le moyen prophylactique qu'on employait déjà depuis longtemps, à Constantinople, pour y garantir les hommes de l'attaque de la variole, en inoculant la lymphe de la pustule variolique, choisie chez un homme, qui avait cette maladie, bénigne, et en sauvant ainsi l'inoculé d'une mort certaine : vous savez, Messieurs, que ce fut une noble voyageuse Française, qui ayant appris, dans ses voyages, ce précieux préservatif de la variole, qui au commencement de son apparition, en Europe, comme du reste, toutes les maladies contagieuses et épidémiques, sont beaucoup plus terribles et plus pernicieuses au commencement de leur

apparition que plus tard, après leur acclimatement complet, et leur intronisation dans un pays, où elles acquièrent, par leur long séjour, droit de cité; on peut voir cela constaté par la peste; nous l'avons vu confirmé, de notre temps, pour le choléra, et c'est toujours la même chose, pour toutes les grandes maladies épidémiques, qui nous sont venues toutes de l'Asie: il n'y a que la fièvre jaune, qui soit d'une origine transatlantique, et cette maladie-là, aussi terrible, aussi envahissante, aussi mortelle que la peste et le choléra asiatiques, n'atteint jamais l'Europe centrale: elle n'a été observée, en Europe, transportée par des voyageurs atteints en Amérique, qu'une ou deux fois, et cela, seulement, à Lisbonne et à Gibraltar: voire même, elle n'y a pu s'y acclimater, et y gagner droit de cité; car après y avoir dominé, seule, pendant quelques mois, elle s'est éteinte, sans aucune recrudescence des effets du miasme du contage, caché quelque part, dans la poussière, comme cela a été observé, quelquefois, dans le choléra et la peste, et très souvent dans la diphthérie.

Eh bien, Jenner, qui était, sans cela un médecin très instruit, quoiqu'au commencement de sa carrière, obscur et inconnu, a été célébré par le XIXme siècle, comme un bienfaiteur de l'Humanité.

Il a été aussi célèbre que deux autres médecins Anglais, dont l'un, en ayant découvert le mécanisme de la circulation du sang, dessiné déjà par l'immortel Platon—, Harvey, a aidé à faire à la médecine physiologique, autant de progrès que Charles Bell, pour la névrologie, que Bichat, en France, pour l'anatomie générale.

Ces trois médecins de génie forment le trépied fondamental de la médecine moderne; c'est bien dommage, seulement, que Bichat n'a vécu que l'âge du Christ et d'Alexandre le grand: il est mort à 33 ans: qu'est-ce qu'il n'aurait fait, s'il eût vécu autant que le plus que centenaire Chevreuil, qui n'est mort qu'avec grande difficulté!

L'hydrothérapie, qui n'est pas un mode de traitement nouveau, parce qu'il était connu et préconisé par le père de la Médecine lui-même, à qui rien n'avait échappé en thérapeutique, a été appliquée systématiquement par un vil paysan d'un village d'Autriche, nommé Gleichenberg, du nom de Priesnitch. Qui ne connaît pas maintenant ce nom trois fois célèbre, et qui de ces jeunes épuisés et valetudinaires n'a-t-il pas visité cet établissement hydrothérapeutique, rendu déjà célèbre, du vivant de son créateur, et qui n'a-t-il pas réconcré la santé et la force par les effets roborants de l'eau froide, employée de différentes manières, méthodiquement—âgent thérapeutique, que la Nature elle-même nous a donnée, dans sa sollicitude prévoyante et lequel est, à peu de frais, à la portée de tout le monde.

Mais l'eau a nui à la fortune de MM. les Pharmaciens qui, pour s'en dé-

dommager, ont eu recours à l'exploitation du public, par les rémèdes secrets, qui allèchent les clients, par les oriflammes de leurs étiquettes calligraphiques multicolores, leurs dispositions crystallines et leurs réclames, souvent poétiques, historiques et légendaires et toujours éloquentes, empreintes, en lettres gigantesques, sur les mûrs des rues et des places publiques les plus fréquentées, sur le dos des afficheurs à livrée, à l'américaine, ou écrites, avec éclat, à la 4me page des journaux de toutes les langes, de toutes les couleurs et de toutes les figures.

Enfin, parlons encore, pour finir notre argumentation, de la dernière grande découverte et invention lumineuse, faites par un homme, de génie celui-ci ! vers la fin du XIXme siècle, qui, professeur de chimie, déjà connu depuis 5 lustres, n'a été célèbre qu'à un âge avancé, après une attaque d'apoplexie guérie ayant mérité de la France, de sa patrie, qu'il a enrichie, de l'humanité, qu'il a sauvée d'un grand fléau, de l'agriculture, de la viniculture, de l'élève des animaux aratoires, qu'il a préservés des maladies mortelles qui les décimaient jusqu'à lui, jusqu'aux poules, qu'il a sauvées de leur diarrhée maligne et mortelle : c'est, par toutes ces conquêtes pacifiques que le grand bienfaiteur de l'Humanité, l'ingénieux Pasteur fait gagner plus de milliards de francs à la France, sa patrie, et à tous ceux qui veulent bien profiter des leçons qu'elle n'a dû payer à l'Allemagne, en 1871, pour l'indemnité de guerre ; que ce grand Maître, aidé de Médecins, devenus déja, sous son souffle inspirateur, célèbres, à son établissement nommé *institut Pasteur* de la rue d'Ulm, rue connue déjà et devenue aussi célèbre dans tout l'univers.

M. Pasteur n'est point médecin ni spécialiste émérite, comme notre célèbre Académicien ; mais cette incompétence ne l'a pas empêché de faire des découvertes et des inventions qui ont fait avancer la Médecine, de mille parassangues.

Mais, revenons à la lèpre, qu'on appelle, malgré moi, lèpre des Grecs, au lieu de l'appeler lèpre des Croisés. Je ne l'ai connue, moi, en personne, que par la description classique de Hebra, mon professeur en dermatologie, dont la mémoire sacrée sera ineffaçable dans mon cœur et dans mon esprit, autant que je respire et que je vis. Ensuite, ayant succédé, comme médecin principal de l'Hôpital de Haïdar Pascha en 1846-47, le Dr Waldpüchler, second, à Rigler, devenu plus tard mon collègue à l'Ecole I. de Médecine, où, après avoir organisé les hôpitaux militaires de la Capitale, 8 en nombre, les anciens, qui étaient, avant lui, dans le plus grand désordre, y ayant été nommé professeur de Clinique interne, en succédant au Dr Spitzer, sorti, pour être attaché au Palais I. comme médecin particulier de S. M. I. feu le Sultan Abd-ul-Médjid, à côté du 1er Médecin particulier du Sultan, feu le Professeur Const. Carathéodory, de regrettée mémoire.

Ainsi, ce fut mon ancien ami et collègue, qui, lorsqu'il était Médecin principal du 1er Hôpital de la Garde I. de Haïdar-Pacha, ayant eu l'occasion d'étudier,

pendant longtemps cette maladie, dans la petite léproserie, située comme nous l'avons dit plus haut, derrière l'hôpital, et dont le Dr Zambaco est bien la Providence, sans en être maître absolu, jusqu'à en empêcher l'entrée à ceux, qui veulent la visiter, pour étudier la lèpre. — Le Professeur Rigler dis-je en a donné, bien avant le Dr Zambaco lorsque celui-ci n'était qu'élève de l'Ecole I. de Médecine de Constantinople, dans la première section des classes préparatoires, une excellente description, dans son remarquable ouvrage, qu'il a publié, plus tard, à Vienne, après avoir quitté la direction des Hôpitaux militaires de la Capitale.

Cet ouvrage est composé de 2 volumes dont l'un traite de la flore, de la faune des alentours de Constantinople, et des mœurs, des habitudes, des nationalités et races des habitants, et le second des maladies régnantes à Constantinople et en Orient.

Il m'en a dédié un exemplaire, mon regretté ami; je le gardai, comme un souvenir précieux; mais il a été la proie des flammes dans un incendie, qui a consumé, en mon absence, tous mes habis, tous mes écrits, tous mes livres ramassés avec beaconp de peine et de dépenses, pendant 30 ans, enfin tout mon avoir. (1)

Ainsi tout ce que je sais de cette maladie, je le dois à l'enseignement de feu mon ami Rigler, et c'est lui qui, m'ayant enseigné la maladie a la léproserie, où, il m'a souvent conduit, en me montrant sur le vivant, ses différentes phases et périodes, m'a mis en état d'en parler devant vous, aujourd'hui malgré la défense d'un autre ami, non moins cher à moi, non moins savant que feu Rigler, mais plus exclusif et plus privilégié que le regretté défunt.

Ce n'est que, vers l'âge de la puberté avancée, c'est-à dire, ordinairement, entre 20 et 25 ans, que la première apparition de l'exanthème se fait sur la peau.

Tout d'abord, on n'y découvre qu'un léger érythème qui, apparaît d'abord sur la surface des extrémités supérieures et inférieures, à commencer par les doigts, et en avançant, très lentement, vers les avant bras, les bras et le reste du corps, après les extrémités inférieures toutefois, qui sont envahies dans le même ordre que les supérieures, mais après celles-ci.

La couleur de cette efflorescence, qui devient permanente, de rosée qu'elle était, devient peu à peu, de plus en plus, foncée, par le pigment noir, qui est

---

(1) Je viens d'apprendre de mon éminent collègue et ami, M. le Dr Mordtmann, qu'ayant trouvé ce livre de Rigler, avec la dédicace, écrite de sa main, chez un bouquiniste forrain, dans la descente de Galata, il l'a acheté; et cet excellent et généreux confrère m'a promis de m'en faire cadeau, certain que j'y tiens beaucoup, comme de raison.

maladie dermique — *la lèpre des Grecs*, plutôt que *la lèpre des Croisés*, qui l'ont importée de la Palestine, tentée à être délivrée des mains de ceux qui, s'en étant emparés par les armes, croyaient devoir la posséder par droit de conquête, sinon par droit de naissance ; mais, en réalité, elle n'a été point délivrée, mais seulement, injustement envahie, et vexée par les rapines et les sévices barbares commis par ces nobles chevaliers, au nom de Christ lui-même, qui y vit le jour, envoyé de Dieu, pour éclairer et civiliser l'humanité, déviée et devenue par trop matérielle, et la spiritualiser.

Maintenant, l'on ne saurait, comme on le fait généralement, en Europe, appeler cette maladie hideuse des Croisés, lèpre des Grecs, ni même lèpre des Arabes, qui ne l'ont pas engendrée, que je sache, d'abord, parce que ce ne sont pas les Grecs cosmopolites et point envahisseurs, qui l'ont fait naître de toutes pièces, et qu'il en existe déjà une maladie cutanée que les dermatologues désignent sous le nom imitatif d'Eléphantiasis, ou sous le nom, qui suscite des confusions onomatologiques injustes et inexactes de lèpre des Arabes, — maladie, cette dernière, qui d'après son origine, suivant ses manifestations, et selon sa nature, est toute une autre maladie, toujours locale, déterminée par des causes directes et manifestes, simples et point compliquées et obscures, comme la maladie importée par les Croisés en Europe ; elle n'est ni héréditaire, suivant les anticontagionnistes qui s'occupent de la lèpre, ni infectieuse et à microbes, transmettant la contagion, suivant l'opinion des contagionnistes, — elle est purement et simplement une maladie locale de la peau qui atteint quelquefois exclusivement les jambes, d'où la dénomination des jambes de Barbados, en souvenir de la maladie endémique des îles des Barbades, en Amérique et aux Indes Orientales des Anglais, d'où tous les maux nous sont de tout temps venus.

Maintenant, je le répète, l'on n'aurait aucune raison d'appeler cette maladie, la lèpre des Arabes, parce que cette maladie a pu les atteindre aussi, et que celle qui a été pour la première fois observée chez eux, et d'après son origine et d'après ses manifestations, tout à fait différente de la lèpre : elle est héréditaire, arrivée jusqu'à nous de père en fils, triste héritage de ces preux et pieux chevaliers du moyen âge, qui voulaient délivrer Jérusalem des mains impies, suivant eux, des Sarasins envahisseurs. C'est là l'opinion de la plupart des médecins de l'antiquité, de beaucoup de médecins contemporains, qui s'en sont sérieusement occupés et de l'éminent léprologue de notre ville — l'académicien et le syphiliologue, qui semble avoir acquis, par ses longues et profondes études, le monopole de la lèpre, que nous autres, pauvres ignorants, nous n'avons appris à connaître ici que par les ouvrages qui ont fait époque, dans les annales de la science médicale, ceux, surtout, de M. le Dr Zambaco ; il semble pour le moment être partisan juré de l'anticontagion-

nisme; cette maladie dermique serait contagieuse et à microbes. Aussi, ce qu'un éminent médecin micrographe de ces derniers temps prétend avoir découvert, est confirmé par d'autres.

Or donc, M le Dr Zanbaco qui fait loi, chez nous, en matière léprologique, n'étant pas lui-même ni microscope, ni micrographe, a envoyé par la poste française, une colonie de microbes, soupçonnés d'être logés dans les vacuoles et les anfractuosités d'un tubercule assez grand d'un lépreux juif, extrait par son instrument tranchant, sans aucune douleur, parce que la partie léprosée était déjà frappée d'anesthésie spontanée et point artificielle, il a envoyé ce morceau de la peau d'un lépreux suspect à un habile micrographe de ses amis de Paris, avec prière de lui faire savoir ce qu'il a pu y découvrir en fait d'un microorganisme, apte à être accusé de complicité dans la production de la lèpre. Ce micrographe, après examen attentif plusieurs fois répété de cette pièce, que son ami de Constantinople a soumis à son observation microscopique, a répondu à son correspondant qu'il n'y en a pu découvrir, dans la foule de différents petits animalcules, qui grouillaient sous l'objectif de son microscope pêle-mêle, aucun, qu'il ait pu accuser de spécificité léprogène.

Par conséquent, notre savant léproscope suspend encore son opinion sur la contagiosité de la lèpre, jusqu'à ce que le *contagium virum* de la lèpre soit mis en évidence, sans aucune restriction.

C'est dommage que M. le Dr Zambaco n'a pas cru à propos de nous honorer de sa présence, — présence précieuse que j'ai sollicitée auprès de Son Excellence, sans qu'elle daignât consentir, à s'y rendre, pour nous éclairer de ses lumières exclusives et bien autorisées, ayant justifié son abstention par le prétexte qu'il ne pouvait discuter avec les savants sociétaires, qui ne savent pas un traître mot de cette maladie, que quelques-uns d'entre eux même ne pourraient connaître tout au plus que par la lecture des ouvrages qui en traitent, et par conséquent, des ouvrages surtout de M. Zambaco lui-même, qui ayant étudié la lèpre plus que tous les médecins spécialistes des deux mondes, la connaît mieux et à fond, moins son microbe, s'il y en a; mais qui, malgré ses profondes connaissances exceptionnelles, a la cruauté de nous en priver, en nous couvrant de son dédain académique, sarcastique et mordant; nous ne pouvons, ignorants que nous sommes, que de nous soumettre, en courbant nos têtes et nos échines humiliées et pleines de cendres, comme font ou plutôt faisaient les anciens chrétiens, qui étaient bien plus religieux que les modernes, qui se piquent d'être des esprits forts et des rationalistes, sans être ni plus savants, ni plus heureux pour cela, pour s'humilier devant l'autel sacré, tous les ans, le mercredi des cendres, pendant lequel, les modernes dansent encore la sarabande, par esprit de contradiction et de mutinerie révolutionnaire.

Pour laisser maintenant les cendres aux jeunes blanchisseuses, pour faire

leur lessive, dans l'intérêt de la propreté de notre linge sale, que nous aimons à laver en famille, et les humiliations subies de notre cher correspondant, qui aime à mettre sa lumière de luciole printanière sous le boisseau, contre les préceptes de Jésus-Christ, seigneur et sauveur, et reprendre le fil de notre discours, tant de fois interrompu par les ciseaux de l'inexorable Parque — Atropos, c'est fort heureux que, jusqu'à présent, elle n'a interrompu que le fil de mon discours, en laissant intact le fil de ma vie, à laquelle je tiens plus qu'à mon discours qui ne fait que fatiguer votre aimable patience, chers confrères en Esculape !

Ainsi, d'abord, nous tenons, si vous le permettez bien, à vous parler de maladies contagieuses en général, relativement aux idées régnantes dans tous les temps, sur toutes les maladies de ce genre.

Sans parler des exanthèmes contagieux, tels que la rougeole, la scarlatine et la variole dont la nature contagieuse est depuis l'époque ante-historique et ante-diluvienne presque de Moïse et d'Homère et même de Thucidide, qui a observé le typhus exanthématique, qui n'est pas, certes, la variole, dont nous parlions tantôt, dont Thucidide a confirmé la contagiosité, dans l'histoire tracée de main de maître, dans 30 livres de la guerre des trente ans, entre les Lacédémoniens, qui ressemblaient beaucoup aux Anglais, et les Athéniens, qui avaient la physionomie morale et physique des Français actuels, ou pour parler plus exactement, en suivant le cours de la chronologie, nous devrions dire plutôt, que les Parisiens ressemblent maintenant, en tout, aux Athéniens d'alors, pas les Athéniens du café de la belle Grèce, d'Athènes, et de la chambre des députés, mais nous voulons dire les Athéniens de l'époque brillante et élégante de Périclès et d'Aspasie, dont la splendeur est ensevelie, à jamais, dans le gouffre noir de l'Eternité, qui n'a ni commencement ni fin.

Ainsi la nature contagieuse de la peste et du choléra a été disputée en Europe, de notre temps, avec acharnement et fausse autorité, comme sont toutes les soi-disant autorités en Médecine, sans exception. Il y avait donc, deux camps pour la peste, rangés l'un contre l'autre, avec des arguments historiques et d'observation, selon eux, irrécusables, que les champions de l'un ou de l'autre parti, se lançaient, les uns contre les autres, avec conviction, comme des balles multiples des mitrailleuses, qui abattent les hommes, par milliers, dans un clin d'œil, pour prouver, les uns, la nature contagieuse, les autres, la non contagiosité de la peste d'Orient. M. le Dr Bartoletti, ce vétéran de l'épidémiologie, qui se repose maintenant sur ses lauriers, péniblement acquis par un travail ardu et incessant de 40 ans, pourrait, vous en parler sciemment, ayant assisté au congrès international, tenu à Paris, il y a environ vingt à trente ans, pour décider de cette question, très importante, pour l'Hygiène publique, le commerce, le genre des mesures prophylactiques, que l'on doit y opposer, avec plus ou

moins de succès, parce que ce médecin distingué, qui fut pendant $^1/_4$ de siècle le premier inspecteur général de l'office de santé de Constantinople, qui siège à Galata, et qu'il a aidé à constituer, a été délégué à ce congrès, comme représentant de la Turquie.

A cette époque là, la question de la contagiosité de la peste, pour laquelle le congrès a été convoqué à Paris, n'ayant pas été décidée, d'une manière certaine et définitive, les honorables membres se sont séparés perplexes, les uns indécis et hésitants, les autres, au contraire, très décidés et contents, chacun défendant, mordicus, ses partisans, ses opinions personnelles, et s'envoyant, même suivant le caractère et l'éducation de chacun, à la Cassagnac, des aménités, plus ou moins provocantes et exprimant, en quelque sorte, son étonnement en guise d'indignation, pour l'aveuglement de ses adversaires, chacun des deux partis belligérants, convaincu de la véracité de la cause qu'il défendait de toute sa force, et trouvant extraordinaire le doute ou la négation de l'adversaire.

Tel est, Messieurs, le prix de l'égoïsme humain, dans toutes les questions de l'humanité, douteuses, en litige, soit en politique soit en science, lorsqu'elles sont entre les mains de personnes qui, oublieuses de leur mission élevée et sacrée, dont dépend le salut ou la ruine de l'humanité, mettent toujours en avant le *moi*, qui est leur centre de gravité chancelante, au préjudice de la sainte Vérité. Ce sont, précisément, ces principes antiscientifiques, inspirés par l'égoïsme et l'ignorance, qui ne peuvent pas être les vrais principes de la science, qui émanant de la divinité infaillible et immortelle, est la vraie et immuable science, qui est éternelle.

L'histoire de la Médecine et de l'humanité prouve, sans contredit, la vérité de ce que nous venons d'avancer, parce qu'on y voit que, vraiment, des absurdités ont pu être maintenues, comme des vérités scientifiques, pendant des siècles, au grand détriment de l'humanité, qui, inspirée par de faux Prophètes qui, par leur éloquence dialectique, et leur présomption aveugle et obstinée, ont su faire taire les vrais hommes de la science et les vrais philosophes et prophètes, qui sont envoyés, sur la terre, par Dieu lui-même sous une forme quelconque — mystique, cachée et douce, ou éclatante, bruyante et aggressive, à la manière militante de Bombastus, Paracelsus de Hohenheim, qui enseignait la vérité mystique, cachée sous le masque trompeur de ses trois éléments symboliques et romantiques de l'eau, du soufre et du fer, que ce Luther de la médecine a voulu imposer à la place des quatre éléments classiques d'Empédocles, qui ont dominé toute la science inconsciente de l'antiquité, depuis la fondation d'un simulacre de science, en Grèce, qui, pourtant, malgré son manque de base quadrangulaire et solide, et sa faillibilité, a servi de base à la science moderne, qui a civilisé, en éclairant de son obscurité, le monde moderne.

nesthésie et la mutilation hideuse, la dévastation effrayante de la face, qui souvent met à nu les cavités, orbitale, nasale et buccale et rend l'aspect de l'homme, ainsi défiguré, ainsi horriblement hideux et repoussant, jusqu'à ce qu'il meure enfin, très heureux d'être arrivé au terme de ses longues et douloureuses souffrances !

Les altérations cadavériques constatées par feu le professeur Rigler, par son influence de médecin principal et de directeur puissant du plus grand et du plus bel hôpital militaire de l'Empire, par son voisinage et l'appât de l'argent prodigué, est parvenu, avec grande peine, il est vrait, à faire surmonter la répugnance superstitieuse que chaque bon musulman de l'ancienne roche éprouve de livrer au couteau du médecin le corps de son prochain mort, qu'il doit prendre un scrupuleux soin, d'après la loi sacrée, de faire bien laver, de le couvrir d'un linceuil bien blanc, et de déposer, religieusement et dévotement, bien propre et bien parfumé d'encens dans sa dernière demeure, tout entier, pour être ainsi relevé, lorsque réssuscité, il se présentera au dernier jugement, qui sera présidé par le Prophète Issa (Hazret-i-Issa Jésus-Christ, le même que notre Homme-Dieu), et en recevoir la récompense ou la punition, suivant les comptes exacts des deux anges gardiens, qui restent assis sur les épaules de chaque bon croyant, dont l'un, — celui sis à droite, — est celui qui en enregistre les bonnes actions, et celui qui reste à gauche, est celui qui en écrit les mauvaises. C'est pourquoi, les musulmans, dans un moment donné, dans chaque prière (namaz) qu'ils font, tournent leur tête en signe de salut — *ad captandam benevolentiam* — d'abord à droite, ensuite à gauche.

Ainsi le professeur Rigler est parvenu, par les moyens susmentionnés, à faire transporter à son hôpital, à différentes reprises, 2 ou 3 cadavres de lépreux décédés, dont il a fait l'autopsie, et c'est ce regretté collègue qui m'a communiqué *de visu*, ce que je viens d'avoir l'honneur de vous communiquer, à mon tour, sur les altérations anatomo-pathologiques de la lèpre : Dans ces 2 ou 3 cadavres, examinés par Rigler, il n'y avait que les altérations léproïdes des poumons, — organe interne qui en est le plus souvent saisi après la peau, et qui devient ordinairement, la cause prochaine de la mort.

Maintenant encore un mot sur la contagiosité de la lèpre, et nous arrivons à notre plaidoirie devant le tribunal impartial de la vraie science hippocratique, et puis nous finirons, qui le sait quand, si nous y parvenons.

Mais avant d'entamer notre plaidoirie et notre défense pacifique, et point haineuse, contre les sarcastiques et spirituelles attaques de notre aimable détracteur, nous voulons vous dire encore, Messieurs, quelque chose, sur le sort de ces chevaliers pieux de Malte et de ces Comtes et ces Princes fougueux et guerriers du moyen âge, qui ont entrepris cette péril-

leuse expédition, en Palestine, à plusieurs réprises, sous les auspices du St-Siège, depuis 1095-1099, lors de la 1re croisade, sous le pontificat d'Urbain II, prêchée par Pierre l'Ermite, puis, par Urbain Lui-même, ayant pour chefs, Godefroy de Bouillon, Eustache et Baudouin, ses frères ; Hugues de Vermandois, Robert II, Duc de Normandie, Roëmond, prince de Tarente, Tancrède, son neveu et Raymond de Toulouse. Ces croisades meurtrières, au nom de l'Homme-Dieu, le plus humain, le plus humble des martyrs, et dirigées par de grands généreux et de puissants rois de France et de Navarre, s'étant multipliées, jusqu'à 6, si je ne me trompe pas, se sont étendues, en envahissant, en massacrant tout, jusqu'à la ville des Pharaons, qu'ils ont conquise, et se sont prolongées jusqu'à l'an de grâce 1250.

Cependant, après tant de massacres, tant de ravages, tant de victoires, tant de conquêtes de tant de villes, après avoir détrôné des Empereurs et des Roie, qu'ils avaient fait remplacer par les leurs, ils ont dû rebrousser chemin, chassés par la valeur de leurs ennemis, souvent vaincus, mais aussi, plus souvent vainqueurs, et surtout, par la peste, qui ne connaît pas la tactique, et traite également tout le monde — les vainqueurs aussi bien que les vaincus, en les abatant et en les faisant mourir sans pitié, avec une égale brutalité apathique. Διὸς δ' ἐτελείετο βουλή!

Qu'est-ce que ces preux et vaillants chevaliers ont-ils rapporté dans leur pays mortifié, trop tard, hélas ! de leur défaite devant le croissant triomphant ? Quelques butins de leurs rapines, la misère, la désolation et l'honneur de la lèpre qu'ils portaient sur leurs corps délabrés, difformes, hideux, stigmatisés...!

Leurs concitoyens, leurs frères, leur pères et mères, leurs enfants, leurs épouses les avaient en horreur ! Ils devaient se sequestrer dans leurs châteaux isolés et déserts, où, par pitié, on leur apportait, de loin, leur nourriture quotidienne, sans les toucher, sans leur prodiguer les tendres soins de mère d'enfant et d'épouse qu'ils devaient. Tels sont les effets de l'égoïsme, que je ne cite pas pour les donner en exemple, mais pour en exciter l'horreur et l'éloignement de ces sentiments inhumains, indignes des hommes civilisés.

Ainsi, Madame Mavrogény, qui douée d'une mémoire prodigieuse et d'une attention exclusive, enrichie de lectures suivies et variées et très forte en histoire et surtout en l'histoire de France, m'a nommé, sur ma demande, l'un de ces malheureux croisés, (1) revenu chez lui, à Périgord, après son expédition avec d'autres, à la 2me croisade ; il a dû se réfugier dans son château, situé superbe, là, château de ses nobles et riches pères, où, il devait vivre de la nourriture succulente et réconfortante à truffes exquises de ses terres, arrosée d'un vin généreux, que son épousse lui envoyait quotidiennement, pour le faire vivre, le

(1) Le Comte de Puységur.

consoler matériellement de ses peines, sans pourtant pouvoir se décider à aller le voir, même de loin, et le consoler de sa présence d'épouse fidèle et dévouée.

Cette manière d'agir, d'alors, dictée par l'horreur de la maladie, qu'on appelait le mal des Sarrasins, alors que l'on considérait généralement comme contagieuse, sans que l'on ait eu une idée claire de la contagion et de son essence : *Vox populi, vox Dei.* C'est là une ancienne preuve de la nature contagieuse de la lèpre ; nous n'avons pas besoin de la bactérie, du microbe, d'un monstre crochu ou autrement agressif et pernicieux, découvert par l'éminent Pasteur, ou ses acolytes savants et micrographes émérites, pour admettre la contagiosité de la lèpre. D'ailleurs, comme nous l'avons dit dernièrement, cela arrive à toutes les maladies contagieuses. L'histoire des épidémies, que vous étudiez si bien ici, le prouve, Messieurs, d'une manière irréfutable.

D'ailleurs M. le Dr Zambaco pacha court à la recherche du microbe léprogène, que, d'autres observateurs ont déjà presque trouvé, caractérisé et démontré, sans être encore pour le moment contagionniste, pour cette maladie, qu'il a étudiée pendant 10 ans, sans avoir pu encore s'en édifier, et qu'il continue d'étudier, sans trêve, ni répit, jour et nuit. Cet éminent Médecin observateur nous dit, de loin, sans daigner marcher sur le sol de notre enceinte, parce qu'elle ne contient que des médecins ignorants en matière léprologique, avec qui il ne pourrait raisonnablement pas entrer en discussion, de peur d'être ennuyé par des lectures de transcription et de compilation, ou être endormi par les fables de Halimée, que ces sociétaires, non académiciens, pourraient, faute de mieux, lui chanter.

Et M. le Dr Zambaco a raison de nous dédaigner ; pour ma part, je reconnais, académiquement, mon ignorance et mon infériorité.

Mais, d'un autre côté, n'étant par riche, et ne pouvant pas entreprendre des voyages lointains dans les deux mondes, pour étudier cette maladie, pendant 5 ans au moins, comme ce généreux Mécène de la science léprologique nous le conseille, pour nous rendre aptes à nous présenter devant Son Excellence et nous en faire instruire, tout en le remerciant de ce bon conseil, nous avons cru pouvoir appeler la montagne, dans notre arène, derrière laquelle se cache le soleil.

Mais la montagne est trop haute, pour pouvoir entrer dans la petite salle de nos séances. Que faire, mon Dieu ! le cas est urgent, *Caveatis Consules ;* le premier de notre consul que je propose, dans ce cas exceptionnel, de nommer Dictateur, à qui, nous jurerons obéissance et soumission absolue, nous dit que la lèpre prend une telle extension et une telle intensité, à Constantinople, qu'il faut craindre, sans être contagieuse, qu'elle n'envahisse bientôt notre logis, et qu'elle ne se marie, par sélection ou par atavisme, avec nous, avec nos épousses avec nos enfants ! oh ! quelle horreur ! et nous autres, qui devons veiller à la santé publique, et donner de bons conseils de prophylaxie et de gué-

rison aux autorités compétentes, paur éviter les ravages menaçants du mal, nous devons lier nos mains, aller à l'école, étudier la maladie, pendant 5 ans au moins, et puis revenir discuter avec notre Maître et prendre une décision !

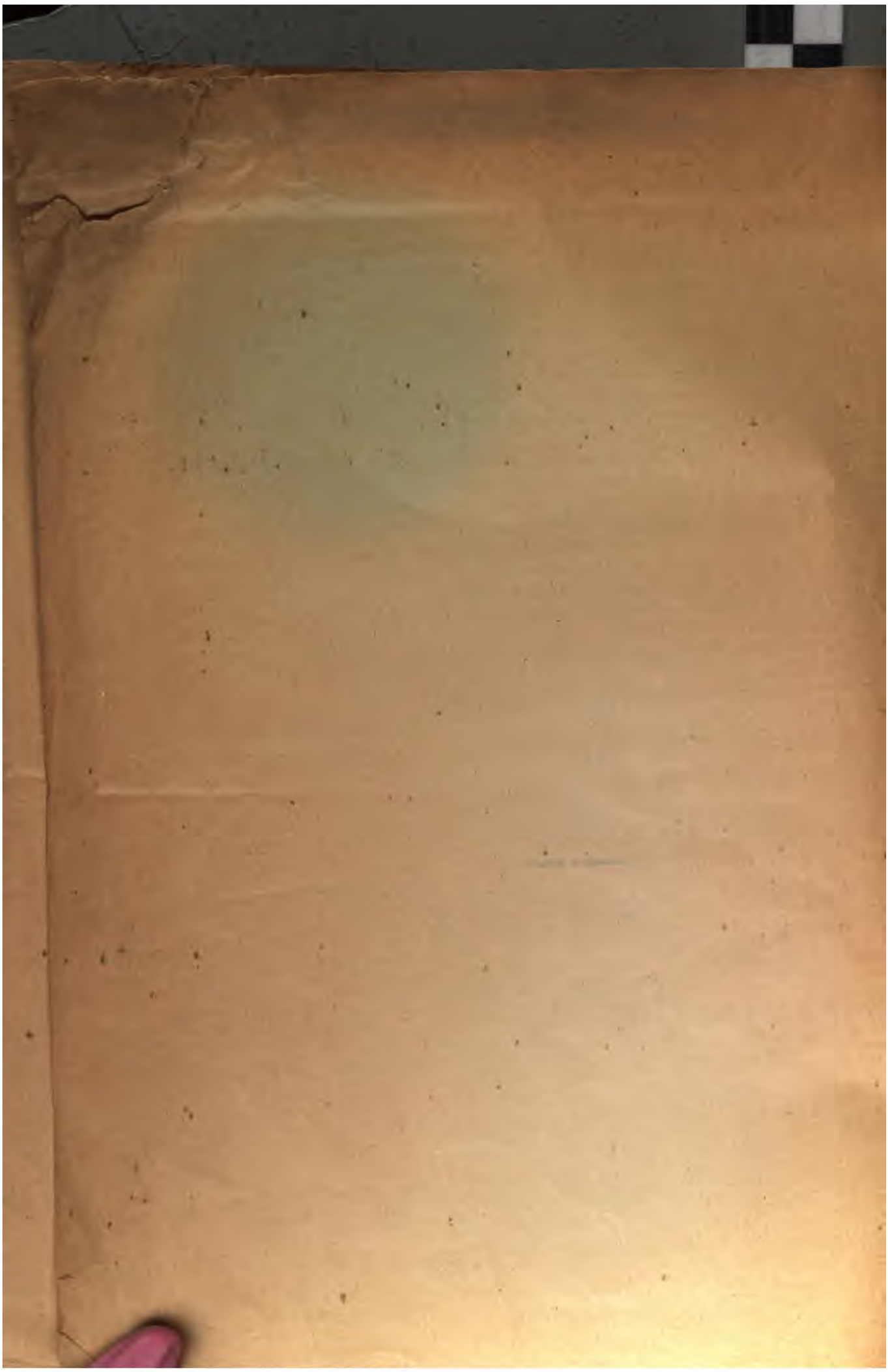
Mais le temps presse : *est periculum in mora*. La maladie envahissante, d'une manière effrayante, suivant l'assertion de M. Zambaco lui-même, ne nous attend pas : elle menace de nous détruire, avant d'arriver à un résultat quelconque contre ses empiètements menaçants.

C'est pourquoi, *patres conscripti*, nous avons pris la résolution hardie et téméraire de vous proposer la discussion sur la lèpre, sous l'égide du 1er léprologue des deux mondes.

Pour ce qui concerne mon outrecuidance de parler le premier, sur la lèpre, après M. le Professeur von During, qui m'a inspiré, je confesse à M. le Dr Zambaco pacha, que tout ce que j'en ai dit n'est pas à moi, mais qu'il n'a pas été non plus trascrit, dans un livre, n'ayant, dans ma bibliothèque aucun livre didactique, *ex-cathedra*, sur la lèpre, mais que, c'est le fruit de ce que j'ai vu et appris sous la conduite de feu mon ami et collègue Rigler, à la léproserie, située derrière l'hôpital de Haïdar-Pacha, que je dirigeais alors, lorsque M. le Dr Zambaco, notre Maître actuel, n'était qu'un bébé, plein de génie, qui promettait ce qu'il a tenu.

Par conséquent, tout ce que j'en ai dit, ce n'est ni une compilation, ni une fable de Halimé.

Dixi ! Amicus Plato, sed magis amica est mihi veritas !



LANE MEDICAL L

To avoid fine, this book shou
or before the date last st